

## ***Kaydara* ou les trois métamorphoses de l'esprit**

**Dr KOUMA Youssouf**  
**Université de Bouaké**  
E-mail : walikouma@yahoo.fr

### **Introduction**

À travers ce titre, nous voulons lire et penser autrement le conte initiatique qu'est *Kaydara* de Amadou Hampaté Bâ, comme un texte métaphorique en mouvement où le Symbolisme des êtres et des choses, se confond, ou si l'on veut, fusionne et se donne à voir à la fois comme une prosopopée de la connaissance et de la vie. *Kaydara* est le lieu d'une inflation de signes et de symboles, lesquels se révèlent à travers une série graduelle de rencontres et de séparations, d'aventures et de transformations, trois moments ou mouvements dialectiques de l'esprit dans sa relation à la vie. Les trois moments de métamorphoses qui se veulent dialectiques s'aperçoivent comme des figures anthropologiques, comme symbole de la vie et de la connaissance à travers trois individualités : Hammadi, Hamtoudo et Dembourou. Dans ce conte, Hampaté Bâ nous montre comment ces trois individualités (Hammadi, Hamtoudo et Dembourou), apparemment distinctes, se rencontrent et vont au pays de *Kaydara*, le lointain et bien proche, symbole du pouvoir, de l'avoir et du savoir, mais aussi symbole et microcosme de trois types de désirs et de volontés qu'incarnent toute unité ou entité anthropologique que constitue l'homme en général. Ces trois individualités sont des figures de conscience qui vont, dialectiquement, se résorber en une unité anthropologique, comme entité individuelle : la mort de Dembourou qui veut être chef (le pouvoir) et de Hamtoudo qui veut être commerçant (l'avoir) et la survie de Hammadi qui recherche la connaissance (le savoir) et qui hérite des deux autres. « Sur le chemin du retour, obnubilés par les passions individuelles et oubliant la Quête originelle, deux des trois jeunes gens perdent l'or et la vie. Seul Hammadi, resté fidèle à l'idéal, par-delà les épreuves, proposant généreusement son or et même une partie de sa liberté, parvient à rentrer de ce long voyage de vingt et un ans !»<sup>1</sup> Le savoir serait-il la seule poche de survie ou de survivance lucide de l'être humain plongé dans les flots tumultueux de l'avoir et du pouvoir, lesquels devront dialectiquement disparaître pour lui laisser la place ? Comment le cheminement de Dembourou, de

---

<sup>1</sup>-WERE-LIKING (W.). –*Une vision de Kaydara d'Amadou Hampaté Bâ* (Abidjan, N. E.A., 1984), p. 15.

Hamtoudo et de Hammadi peut-il s'apparenter aux trois métamorphoses de l'esprit ? Voilà le problème qui nous préoccupe.

Nous voulons interpréter les désirs, les imprudences, les précipitations et la sagesse des uns et des autres comme les métamorphoses de l'esprit, dans sa marche patiente vers la vérité, la patience du concept, l'unité de soi, la vérité de soi révélée au cœur des choses et vice-versa. Cette traversée de l'homme comme mouvement de transformation spirituelle graduelle a lieu par la médiation du symbole, métaphore ou image des êtres et des choses.

D'entrée de jeu, nous préciserons la notion des trois métamorphoses de l'esprit ; ensuite, nous montrerons comment Kaydara, à travers les transformations que subissent Hammadi, Dembourou et Hamtoudo dans leur traversée, se veut une mise en scène de ce mouvement dialectique. Enfin, nous révélerons que la métamorphose dans/de Kaydara est une aventure de la conscience au travers du symbole.

### **A –De la notion des trois métamorphoses de l'esprit**

La métamorphose, selon le *Robert*, est un changement ou une transformation de forme, de nature, de structure ou de fonction. Ce qui signifie que l'élément en métamorphose, être ou chose, devient autre, l'autre de lui-même caché en lui-même, si bien que l'aspect initial de son être primitif s'est posé et re-posé comme devenir-autre de son essence, modifiant son exister, en sa forme comme mode d'être nouveau. La chose est en transition, en transport vers une autre destination, un autre pôle, un autre site.

Il faut donc comprendre que l'idée de métamorphose présuppose et implique l'idée de transition et de transformation. La chose en métamorphose est donc en transition, qui signifie (au mot) passage d'une chose à une autre chose, ce qui passe d'un état à un autre, d'une idée à une autre, pour exprimer la transformation, l'introduction et l'apparition d'une forme nouvelle, un changement de forme architecturale. La chose en métamorphose est donc en migration, en transport vers une destination, vers un autre site dans l'espace de soi, une autre représentation de soi. Ovide nous en parle dans *Les Métamorphoses*<sup>2</sup>, où Daphné, pour échapper à Apollon, se transforme en laurier : un arbre à feuille persistante.

Nous avons la même re-présentation dans *Kaydara* comme mise en scène des êtres et des choses. Hampaté Bâ nous le montre à travers les cycles de transformation du caméléon, qui se métamorphose constamment, selon l'environnement temporel et spatial, pour se dissimuler dans la nature : surprendre ses proies ou échapper à ses prédateurs. Pour cela, « Il changeait de couleur et prenait à volonté la teinte des êtres et des objets de son

---

<sup>2</sup>-cf OVIDE. –*Les Métamorphoses* (Paris, Garnier-Flammarion, 1966).

entourage. »<sup>3</sup> Autrement dit, la chose en métamorphose se présente où se re-présente sous une première forme puis, au gré des événements et des occasions, ou du moins par la force des choses, elle prend une forme ou un aspect second. On dira qu'un moment de son être a laissé passer un autre, en prenant une autre forme, sans perdre son essentialité. En termes hégéliens, on pourrait dire que l'esprit a rompu avec la forme primitive de son être primordial pour se poser autrement, c'est-à-dire autre qu'il était dans son moment de primauté. De la sorte, ce qui était antérieur n'est plus apparemment identique au postérieur, ne semble pas avoir de médiation dans l'historicité de son moment passé. Cette situation nous installe au cœur d'un cycle et d'un processus d'apparition et de disparition, de mort et de re-naissance. Par exemple, l'œuf devient un bébé ; l'œuf et le bébé, apparemment, n'ont pas le même être au plan formel, même s'il appartiennent au même être, vivent dans la différence d'une même identité, l'un et l'autre en tant qu'extrémité d'un même processus d'évolution, pôle d'entrée et de sortie, ne semblent nullement se ressembler, et pourtant l'un et l'autre étant reliés par la constitution génétique de leur être comme totalité en transition, comme mode d'être différent, sont inséparables comme l'extérieur et l'intérieur d'une cellule, comme la face et l'interface. La métaphore biologique qui nous a permis de cerner ou de comprendre ce qu'est la notion de métamorphose nous permettra de faire la médiation avec l'esprit en ces moments de transformation et de transition vers d'autres polarités de son être en mouvement.

À ce sujet, Hegel<sup>4</sup> nous explique que dans une telle situation, il n'est pas difficile de voir que ce temps est celui de la gestation et de la transition à une nouvelle période, où l'esprit a rompu avec le monde de son être-là et de la représentation qui a duré jusqu'à maintenant. Cela montre qu'en vérité, l'esprit ne se trouve jamais dans un état de repos, mais il est toujours emporté dans un mouvement indéfiniment progressif. Cette situation est comparable à celle de l'enfant : après une longue et silencieuse nutrition, la première respiration, dans un saut qualitatif, interrompt brusquement la continuité de la croissance seulement quantitative, et c'est alors que l'enfant est né. Ainsi, l'esprit qui se forme, mûrit et silencieusement jusqu'à sa nouvelle figure. Il faut donc comprendre que la métamorphose est une série de mouvements dialectiques, comme manifestation, développement et réalisation de la conscience au contact de l'objet, ce que Hegel appelle les figures de conscience de l'esprit (Conscience, Raison, Esprit).

---

<sup>3</sup>-HAMPATÉ BÂ (A). –*Kaydara* (Abidjan, N.E.A., 1983), p.24.

<sup>4</sup> -Cf. HEGEL (G. W. F.). –*La phénoménologie de l'Esprit*, traduit par de l'allemand par Jean HYPPOLITE (Paris, Aubier, 1977).

De la notion des trois métamorphoses de l'esprit, nous en trouvons la première formulation philosophique littérale chez Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*<sup>5</sup>. Dans cette œuvre du philosophe du marteau, nous entendons et écoutons Zarathoustra, le prophète du Surhomme, parler des "trois métamorphoses de l'esprit". Au cours de sa trajectoire, l'esprit est d'abord chameau ensuite lion et enfin enfant. Ces trois métamorphoses sont aussi des formes spécifiques de la subjectivité que revêtent des figures de conscience : d'abord, comme être sensible, substance, moment de servitude dans l'immédiateté de l'objet, ensuite comme conscience de soi et enfin comme esprit, moment de la liberté, liberté de création et d'affirmation.

En effet, dans la philosophie nietzschéenne, le chameau, bête de somme et animal des zones désertiques, est le symbole de la servitude, porteur de tout le poids de l'existence, de tous les sévices de la vie; sa volonté de puissance est silence, elle est là, enveloppée comme substance incapable d'automotricité. Ensuite, le chameau devient lion, un prédateur vivant de chasse. Il est le symbole du pouvoir, de la royauté et d'affirmation de soi et de domination. Il affirme son pouvoir et sa domination sur son empire, sur la brousse, et comme tel, il initie un nouveau pôle de référence normative et identitaire. Nous passons ainsi de la servitude à la domination. Tout pouvoir repose sur des valeurs qui fondent un nouvel ordre. C'est pour cela que le pouvoir en tant même qu'il impose ne peut, par ce même fait, que conduire à la création de nouvelles valeurs. Le lion devient donc l'Enfant, symbole d'innocence et de création ; c'est le retour à la banalité et la gratuité, c'est-à-dire à la liberté de création. Bref, la métamorphose est aussi un moyen d'élévation et de régression. Par la métamorphose, en effet, l'homme peut s'élever jusqu'à la divinité ou régresser dans l'animalité.

Le cheminement de Dembourou, Hamtoudo et Hammadi, en même temps qu'il est le dépassement des émotions physiques, la descente au tréfonds de soi, moment d'angoisses et de soucis, donc persévérance et abnégation comme volonté, prise de conscience en tant que pensée, formulation d'intuitions et de catégories conceptuelles, c'est-à-dire leur transformation respectives et globale, peut se superposer à ce mouvement dialectique. Ce cheminement doit, par conséquent, se comprendre et être donc vu ou perçu comme les trois métamorphoses de l'esprit, non pas à l'identique du schéma nietzschéen mais comme un cheminement identique. Et justement, Kaydara représente ces types de transformation dialectique, disons de métamorphose de l'esprit.

---

<sup>5</sup>-NIETZSCHE (F.). –*Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit de l'allemand par Maurice GANDILLAC (Paris, Seuil, 1985).

## **B –Kaydara comme les trois métamorphoses de l'esprit**

Dans *Kaydara*, nous avons trois personnages qui sont ou incarnent en réalité trois individualités, parce qu'ils incarnent trois types anthropologiques qui, comme tels, sont des êtres humains qui ont les mêmes désirs et par conséquent, dirigent la synergie de leur volonté de puissance vers un même but, une même mission : aller au pays de Kaydara, le lointain et bien proche. Ces trois personnages ont pour point de rencontre un « *grand carrefour* »<sup>6</sup>. Le carrefour n'est pas seulement un espace de rencontre, il est aussi celui de la séparation, rupture (de l'ignorance) d'avec le monde de la quotidienneté ordinaire pour celui de la quotidienneté extraordinaire (la sagesse), le monde des profondeurs, qu'ils vont découvrir. À ce titre, le carrefour, explique Yacouba Konaté, est le lieu même de l'histoire, son origine, son point de départ, en tant qu'il se présente comme l'espace de la chute primordiale de l'homme. «Ce carrefour qui circonscrit, une trifurcation, renvoie à une triade : les trois pierres du foyer, lieu de cuisson du savoir et de la sagesse. »<sup>7</sup> Comme tel, le carrefour comme espace est celui de la métamorphose. Il symbolise le (re)commencement ambivalent des êtres et des choses: de la mort et de la vie, du désordre et de l'ordre. Cet état de fait signifierait l'égalité de chance potentielle de la rencontre et la complémentarité dans l'action de ces trois personnages, quant aux conditions et aux péripéties gouvernant la logique de leur quête, qui se révélera comme une en-quête de leur être au sein des êtres et des choses à travers les activités sociales. On apprend à regarder autrement, comme inversion du regard appréciateur, selon le mot de Nietzsche, afin de suivre un autre mouvement giratoire dans la configuration du savoir. Le même est toujours regardé et toujours vu autrement.

L'Être nous est, en réalité, donné ou révélé à travers l'être particulier des choses où Kaydara s'incarne. Kaydara répondant à Hammadi, dans cette longue évocation, le dit lui-même à travers la bouche d'un petit vieux :

« Je suis, O Hammadi, celui qui se cachait dans la poussière quand vous avez rencontré le caméléon ; qui était perché sur la pierre quand vous parliez à la chauve-souris ; qui s'ébattait sur le sable blanc quand vous apparut le scorpion. Je me reposais sur l'éminence latéritique quand vous tentiez vainement de boire à la mare. Je traversais la vallée de gravier quand vous étanchiez votre soif au trou inépuisable. Je pétrissais l'argile quand l'outarde se moquait de vous, je comptais

---

<sup>6</sup>-HAMPATÉ BÂ (A.). –*Kaydara*, op. cit., p.18

<sup>7</sup>-KONATÉ (Y.).-« Le syndrome Hampaté Bâ ou comment naissent les proverbes » in *Quest*, (vol. VIII, n° 2, December, 1994), p. 28

mes pavillons de quartz quand vous étiez à la hauteur du bouc. J'examinais du sable noir quand vous vous reposiez sous les deux arbres. J'étais dans le beedroch quand le coq se transmua en bélier puis en taureau puis en incendie. Je nageais dans l'eau qui alimentait les deux puits riches et égoïstes. Je suis celui qui alla chercher l'or. O Hammadi je suis le petit vieux du grand fromager, je suis la ville inhospitalière, je suis la bourrasque, je suis les éclairs, je suis la lionne qui tua et la rivière qui avala, je suis la pirogue sabordée, je suis le passeur, je suis... [l'Être]. »<sup>8</sup>

Et comme tel, il est et reste présent et présence dans chaque existant et étant. L'Être est dans les choses et les êtres parce qu'il institue et constitue tout étant. Bref, l'essence de l'Être présent dans les choses se manifeste à travers les actes et les désirs de ses trois types anthropologiques. Il y a don de soi mais aussi échange. Il y a là une véritable dialectique du don, du donner et du recevoir, et de l'échange, de l'offre et de la demande. Car il faut de l'abnégation, de l'attention et du courage qu'il faut donner ou échanger contre les difficultés pour parvenir au pays de Kaydara. Sur le chemin du retour, lorsque Hammadi, en compagnie des ses trois camarades, rencontre un petit vieux à l'allure bizarre et qui ne veut pas lui adresser la parole, il insiste ; et finalement celui-ci cède : « Ainsi la persévérance de Hammadi eut raison du silence du petit vieux. »<sup>9</sup> En plus de ces vertus morales et sociales, il faut payer aussi pour savoir, moyenner son or contre la vérité ou pour surmonter les obstacles. Ainsi, Hammadi doit-il nécessairement monnayer son or contre trois conseils. Et à chaque conseil donné correspond une charge d'or. Puis après, lorsque Hammadi le sollicite une seconde fois encore, le vieux demanda s'il payera cette leçon comme les autres, et combien payera-t-il ? Hammadi lui répondit qu'il la payera au même prix, c'est-à-dire qu'il donnera son dernier bœuf et sa charge d'or. Cela signifie que le savoir ne se donne pas gratuitement ; et celui qui n'a rien à donner, au propre comme au figuré, ne peut rien obtenir. Hammadi l'apprend à ses dépens, lui qui sollicitait encore des enseignements de la part du petit vieux. Il eut cette cinglante et surprenante réponse : « Je regrette mon cher fils. Des mains vides ne peuvent tirer l'eau du puits. Tu n'as rien à donner, il n'y a plus de leçon à recevoir. »<sup>10</sup>

Mais, même s'ils semblent bénéficier d'une égalité de chance au départ comme à l'arrivée, chacun d'entre eux reste dominé par le principe transcendant de sa constitution ontologique qu'il poursuit aveuglément au cœur des activités de son existence. Car la connaissance est une lumière qui est en nous mais que nous ignorons, signe de la distance

---

<sup>8</sup>-HAMPATÉ BÂ (A.). –*Kaydara*, op. cit., pp.94-95

<sup>9</sup>-Idem, p.54

<sup>10</sup>-Idem, p.57

qui nous sépare des choses. Voilà pourquoi, nous allons la chercher ailleurs, chez quelqu'un, qui attire notre regard sur les choses, moment d'instant de prise de conscience, que nous ignorons alors qu'elle est là en nous, en soi, comme subjectivité immanente, et autour de nous comme substance. Tel est aussi le nom de Kaydara, le proche et le lointain.

En vérité, Kaydara est une prosopopée de la connaissance. Tantôt, il prend une forme humaine, tantôt il prend la forme d'un animal, d'un végétal ou d'un minéral, toutes les fois qu'il veut faire prendre conscience où attirer l'attention sur quelque chose, qui sert de moyen d'enseignement et de communication. Écoutons-le par la bouche d'un "petit vieux" : « Je suis Kaydara, lointain parce que sans forme, et il n'est pas donné à tout le monde de me deviner et de profiter de mon enseignement. Je suis Kaydara bien proche parce qu'il n'y a ni obstacle ni distance entre les êtres et moi. Je prends la forme que j'estime adéquate et je laisse tomber les voiles et supprime la distance si cela me plaît. »<sup>11</sup> Nous allons, paradoxalement, chercher bien loin ce qui est en nous. Socrate aidait à faire dire ce que l'on ignore. C'est ce qu'il appelait la maïeutique ou l'art de faire accoucher les esprits. Il nous rapproche de ce qui nous semble éloigné, mais qui est paradoxalement si proche.

Cela est d'autant plus vrai que Hammadi, Hamtoudo et Dembourou, obéissant machinalement à une voix mystérieuse et inconnue, vont au pays de Kaydara, un pays qu'ils ne connaissent pas, mais qui ne leur est pas étranger, parce que ce pays, c'est eux-mêmes, dont ils sont la projection microcosmique, un pays d'incertitudes et de tourments, de découvertes surprenantes ou des choses leur sont révélées à travers le symbolisme des choses, qui, on le voit, n'est donc pas si éloigné d'eux. Car ce qu'ils cherchent est en eux. C'est pourquoi, la descente par l'escalier dans le monde souterrain n'est rien d'autre que la descente en eux-mêmes, une re-flexion, pour devenir le centre de leur être. Au terme de ce parcours, ces trois compagnons entrent dans "une case nauséabonde" « douzième et dernier symbole du pays des nains »<sup>12</sup> et qui, par la suite, devient odoriférante, où ils se retrouvent face à Kaydara, qui s'est laissé percevoir sous des formes aussi bizarres que diverses et qui est l'objet de la quête, à la fois physique et métaphysique. Cela signifie la fin d'un cycle et le début d'un autre : l'homme passe de l'obscurité à la lumière, de l'ignorance au savoir et à la sagesse, de la minorité à la majorité. En vérité, « La case nauséabonde symbolise la tombe où se transforme les être et s'opère la métamorphose

---

<sup>11</sup>-Idem, p. 95

<sup>12</sup>-Idem, p.47

morale, matérielle et intellectuelle. Il faut que l'ignorance meure pour que naisse le savoir. »<sup>13</sup>

Le choix, la persévérance et l'humilité, nous dit Were Were-Liking, permettront le rappel et la résurgence dans la mémoire du savoir anciennement acquis auquel on fait appel devant les contraintes et les nécessités de la vie. Leur choix qui définit leur trajectoire existentielle ou sociale dépendra de l'usage qu'ils feront de l'or qu'ils ont reçu de Kaydara. Comme consigne, Kaydara leur donne une feuille de route claire-obscur. Il ne leur dit pas explicitement ce qu'il faut faire précisément avec l'or.

En effet, « *Kaydara dit : Employez bien l'or que je viens de vous donner ; vous trouverez tout ce que voudrez y compris l'échelle qui grimpe jusqu'au sommet des cieux, et les escaliers qui s'enfoncent jusqu'au sein de la terre.* »<sup>14</sup> Ces trois jeunes gens ayant des "acquis de naissance" différents reçoivent la même préparation physique et émotionnelle, les mêmes éléments de savoir (la connaissance des lois naturelles et sociales représentée par les symboles du pays des nains) et le même pouvoir d'action (symbolisé par l'or de Kaydara dont ils reçoivent la même quantité et la même qualité). Dès lors, ils peuvent compenser, dépasser, améliorer ou atténuer et perdre leurs acquis de naissance. Tout dépendra de leurs choix, des formes et moyens qu'ils vont utiliser pour atteindre leurs buts. Ici, plus que partout ailleurs, le but, le moyen et la forme sont indiscutablement liés. Et la forme comptera parfois plus : par exemple, ce n'est pas le pouvoir en lui-même qui sera jugé mais sa forme ainsi que la forme des moyens utilisés pour l'acquérir. Ainsi, chacun d'eux va exposer ce qu'il entend faire de son or. À la différence de Dembourou qui va employer son trésor à se créer une grande chefferie et de Hamtoudo qui va devenir un gros "dioula", c'est-à-dire un commerçant, Hammadi a des visées autres : « *Je ne chercherai ni à être chef ni à arrondir ma fortune. Je ne désire point nager dans l'opulence. Je suis décidé à dépenser tous mes revenus s'il le fallait, pour connaître la signification des symboles et des énigmes du pays des nains.* »<sup>15</sup>

Ainsi Dembourou manifeste l'ambition pour le pouvoir. Ces futilités de la gloire humaine le conduisent à l'orgueil, à la tyrannie et à l'intolérance. Imperméable aux conseils, à la sagesse, il s'énerve se conduit à la mort. Hamtoudo et Hammadi hériteront des trois boeuf du défunt ; Hamtoudo aspire à des joies plus concrètes, plus matérielles, c'est-à-dire l'aisance, l'opulence conduisant à l'esprit de lucre et de l'égoïsme. Ce dernier s'énerva et va aussi mourir à son tour. Bien avant sa mort Hamtoudo avait prophétisé sur

---

<sup>13</sup>-Idem. 92

<sup>14</sup>-Idem, p.48

<sup>15</sup>-Idem, p. 50



son propre destin, sa mort prochaine (totalement englouti par l'eau) et la survie de Hammadi. Hammadi est gagnant, avait-il dit.

À l'opposé, Hammadi qui n'aspire qu'à la sagesse deviendra un riche roi très célèbre. C'est d'ailleurs, lui qui conduit les débats. Et cela n'est pas fortuit. Le savoir est présenté comme la seule poche de survie au pouvoir et à l'avoir. Autrement dit, celui qui a le savoir détient et commande le pouvoir et l'avoir, concentre entre ses mains la puissance de commande et d'exécution du pouvoir et de l'avoir. « ...*le roi mourut. Au moment de l'enterrement, la foule demanda à Hammadi de conduire le deuil, car le roi était un écourté, sans enfant ni parent ayant droit à la succession du trône. Hammadi fut élevé à la dignité suprême de son pays et son fils devint le prince héritier.* »<sup>16</sup> Hammadi survit ainsi à Dembourou et à Hamtoudo grâce à son savoir et à sa sagesse.

Mais, le destin de ces trois individualités, comme nous l'avons déjà dit, semble préétabli eu égard à leur nom contenant et décrivant leur trajectoire existentielle comme principe de leur constitution ontologique. Car en Afrique, les noms symbolisent l'être de l'individu, sa personnalité sociale et ontologique. Le nom apparaît comme le déterminant de l'homme, son essence. C'est l'indicateur de la situation familiale, sociale, spirituelle et ontologique. Le nom apparaît alors comme un mot, une chose, traduit ou exprime donc une idée. Ainsi, Hammadi, nom du premier fils consacré au dieu Ham par sa constitution ontologique est le prototype du héros, de l'étalon, le valeureux. Hamtoudo et Dembourou sont des serfs, ontologiquement au service de Hammadi : le premier est serf de Demba et le second est serf de Hammadi. L'échec et la mort de l'un et de l'autre s'inscrivent dans l'ordre normal des choses, d'autant plus que le serviteur meurt toujours pour son Roi. C'est ce qui nous permet de dire que l'échec et la mort de Hamtoudo et de Dembourou étaient préétablis. Cela est vrai dans la mesure où, à travers leur nom qui est aussi la traduction concrète de leur constitution ontologique, les prédisposait à jouer un rôle vil, ce qui les soumettait au feu de la fatalité destiné à les consumer. Nous retrouvons là l'un des grands thèmes de la philosophie antique qui peut être mis en parallèle avec les métamorphoses de l'Esprit.

En effet, cette philosophie nous montre aussi que tout homme a trois sortes de désir dont le premier est le pouvoir, le désir de dominer ou de commander ; le deuxième est l'avoir, le désir de possession et le troisième est le savoir, le désir de connaissance. Confronté aux exigences et aux impératifs de la vie, l'homme va progressivement renoncer au pouvoir parce qu'il doit répondre aux exigences vitales de son instinct de

---

<sup>16</sup>-Idem, p. 71

conservation pour chercher l'avoir, lequel va disparaître au profit du désir de savoir qui est le véritable désir qui conditionne et surplombe tous les autres désirs. Ici, le corps engendre des émotions lesquelles, comme des impressions engendrent des intuitions qui se convertissent et deviennent des pensées qui poussent à l'action, à la détermination comme volonté. Cette volonté conduit à la prise de conscience de l'être, de l'essence des choses, qui re-viendra féconder le corps, par sa mise en mouvement, afin de lui donner une orientation en accord avec les lois de la connaissance. Ainsi, le corps, l'émotion, la pensée, la volonté, la conscience s'inter-agissent de façon dialectique comme une totalité dynamique. Ce processus nous permet de voir et de comprendre comment la conscience et le symbole s'installent dans un rapport dialectique pour conduire l'homme à son accomplissement spirituel.

### **C- Conscience et Symbole**

Ces trois compagnons, après avoir traversé des plaines sèches dans la soif et la faim où ils ont eu envie de boire mais n'avaient eu ni eau ni nourriture, « Ils étaient précédé par la désolation du cœur et suivi par la douleur de l'esprit.»<sup>17</sup> Il y a donc relation une dialectique entre le corps et l'esprit qui donnera à l'homme la maturité. Ce passage, comme transformation qui se veut celle de l'homme au contact des êtres et des choses, apparaît ici, dans le symbolisme des choses et des êtres. C'est le symbolisme animal et végétal qui restitue à l'homme la représentation carnavalesque de soi comme mise en scène épistémologique de soi au contact des êtres et des choses.

Ici, le symbole est signe de la parole et de la réflexion dans et par les choses. L'usage du symbole, nous dit Hampaté Bâ, sert de moyen d'enseignement dans la bouche d'un Maître à travers, par exemple, un conte ou un proverbe. Certes, le maître parle presque par images, car il sait qu'alors l'Africain l'écoute sans lassitude, tandis que les idées abstraites lui semblent sèches et fatigantes. Mais qu'on ne s'y trompe : chaque image ou presque, recèle, comme un piège, un symbole, et derrière le symbole, une idée souvent complexe. Le même symbole est parfois support d'une dizaine d'idées différentes (attributs du caméléon) sans compter la référence très fréquentes à l'ésotérisme du nombre. Ici, Kaydara s'écrit et se lit comme le symbolisme des êtres et des choses au cœur ou au creux de la réalité, lieu donc de leur transformation pour ne pas dire de leur métamorphose. C'est pourquoi, tel être ou telle chose se présente comme l'autre de lui-même, sinon lui-même, voilé au cœur de la vie des êtres et des choses, destiné à modifier la compréhension

---

<sup>17</sup>-Ibidem, p. 31

et la conduite de l'homme. Le symbolisme est donc au cœur de la métamorphose. C'est dire qu'en assignant aux choses une source humaine ou divine, nous dit Belzane, l'homme reconstruit le monde à son image, et, par là même, il se donne la possibilité d'agir sur lui : si les animaux, les plantes, les phénomènes naturels qui me menacent ou dont je dépends sont des hommes ou des dieux transformés, je peux alors m'adresser à eux, par exemple par le truchement du sorcier, du prêtre ou du chaman, afin qu'ils me ménagent leurs faveurs, ou au moins m'épargnent leur fureur<sup>18</sup>. Autrement dit, « Le récit de métamorphose a d'abord pour fonction d'expliquer le monde, de lui donner sens. Mythe étiologique, il résout à sa manière l'énigme d'un univers encore inconnu et angoissant, d'une nature étrangère et incertaine. »<sup>19</sup>

Le symbole fonctionne comme un mot de passe entre maîtres et élèves et entre générations. Le mot symbole<sup>20</sup> vient du grec « *symbolon* » qui désigne et s'inscrit dans la double dialectique de la rupture et de la reconnaissance, de la brisure et de la réconciliation : les deux moitiés d'un tout brisé dont le rapprochement restitue et constitue la présence d'une absence qui semblait se perdre ou en exil du fait de leur séparation. Signe distinctif, d'accord ou moyen de reconnaissance identitaire, le symbole est manifestation du caché, ce qui se dérobe comme cryptogramme au regard, et du visible, la matière qui en constitue l'élément physique. Le plus important ce n'est pas l'objet qui en constitue les deux moitiés réunies mais le sens qui se cache derrière cette connexion, le moment de leur liaison transcendante, entendue comme schème transcendantal (relation entre une matière et forme) pour utiliser une terminologie kantienne, c'est-à-dire la relation entre une matière et une forme, comme message à déchiffrer, à décrypter. Cela signifie que ce n'est pas la chose où l'action en elle-même qui constitue l'élément essentiel, mais le sens qui lui est attribué. Les symboles sont des signes représentant quelque chose d'autre avec lequel ils ont un rapport. Mais d'où le symbole tire-t-il sa source comme mot et non comme chose ?

En Grèce, on appelait *symbole* une figurine coupée en deux, et dont deux hommes gardaient chacun leur part ; rapprochées, les deux moitiés pouvaient servir de signe de reconnaissance pour d'autres personnes, par exemple leurs enfants. Chaque moitié appelle l'autre, ce qui est dit (ou montré) appelle ce qui est tu (caché). Ainsi, nous avons le symbolisme animal ou végétal qui peut être à la fois des objets naturels ou artificiels, parce

---

<sup>18</sup>-BELZANE (G.). –« Le mythe de la métamorphose » in w.w.w. cndp.fr/revue/84Z65926htm, (consulté le 20 Mai 2010).

<sup>19</sup>-BELZANE (G.).-*La métamorphose* (Paris, Quintette, 1990), p.8

<sup>20</sup>-Cf. TODOROV (T.).-*Théories du symbole* (Paris, Seuil, 1985).

que construit. En Afrique, ce sont des ‘‘amulettes’’, des ‘‘fétiches’’ ou des ‘‘talisman’’ qui sont faits d’éléments hétérogènes et hétéroclites, renvoyant à des interdictions dont la transgression provoque des pathologies.

C’est dire que les constituants, en leur être, sont des véhiculaires : ce sont donc des formes d’écritures dont le décryptage des textes dépend du contexte. Car, le symbole est

« par essence polysémique : le symbolisant est un nœud ou un carrefour de sens multiple, qui produit un engendrement continu de sens (le signifié devient le signifiant d’un autre signifié, qui devient à son tour signifiant ainsi de suite) le principe d’engendrement procède soit par métonymie (déplacement à l’intérieur d’un même réseau) soit par métaphorisation (condensation de signifiés appartenant à des réseaux sémantiques ou iconologiques différents) poussée jusqu’à l’oxymore (superposition de sens contraires). »<sup>21</sup>

Il faut donc comprendre que l’eau, le trou, le marais, le serpent, le ver, l’arbre sacré ou l’oiseau sont combinés afin de signifier quelque chose, pour celui qui a procédé à la combinaison, à encodage. Par-delà l’existence d’une force vitale immanente qu’on pourrait percevoir en eux, ces objets sont ‘‘analysables’’ comme ‘‘écriture’’ dans la mesure où ils représentent une forme cristallisée du discours. En tant que ‘‘textes’’, ce sont des moyens de communication, porteur d’une ‘‘charge’’ informationnelle, d’un ‘‘message’’ codé.

Au travers de *Kaydara*, nous comprenons aisément que dans les sociétés africaines, la forme du savoir apparaît a priori comme enveloppée à travers des formes métaphoriques ou symboliques. Cette forme énigmatique appelle un exercice de réflexion de la part du novice, de l’apprenant destiné à préparer son regard à comprendre la rationalité de la réalité. Et c’est pourquoi Hammadi et ses compagnons sont confrontés à des réalités fantasmagoriques comme épreuves appelées ‘‘symboles du pays des nains’’, symboles qui sont des moyens pour comprendre ou décrypter les signes de la vie. Il nous semble que cette façon de voir, est déjà une interprétation intellectuelle, conceptuelle de la vision du monde des primitifs. Ici, les objets physiques ou matériels sont séparés de leur signification originaire et immédiate, se re-trouvent re-investis d’un autre sens et d’une autre signification dans l’économie d’un ailleurs, un possible qui, pour être compris ici, demande description, interprétation et analyse. Il s’agit donc de penser l’impensé d’une réalité dont le sens caché révèle son sens non-caché. C’est en cela que le symbole, comme

---

<sup>21</sup>-DUBOIS (C.-G.). –« Symbole et mythe » in *Questions de Mythocritiques, dictionnaire* (sous la direction de) Danièle CHAUVIN, André SIGANOS et Philippe WALTER, (Paris, Éd. Imago, 2005), pp.339-340.

toute écriture, fonctionne selon la loi du silence, qui est constitué des occultations, des ruses des faits et du savoir dans le symbolisme.

Dialectique de l'échange, du sens et de la signification, la sémantique du symbole dépend du contexte et de l'idéologie culturelle qui ont présidé à son émergence, et sa syntaxe dépend de l'inspiration du locuteur. Le symbole se construit comme une idéologie et une parole politiques (les symboles de la nation).

Le symbolisme fonctionne par le principe de l'analogie, de la métaphore, de la métonymie et de la synecdoque. Le symbole se donne donc à lire sous la loi de la symétrie, de la similitude, de l'isonomie : reconnaître une marque visible du signe que l'on cherche. C'est ce signe qu'il faut interpréter comme source de sens et de significations. Le monde est couvert de signes qu'il faut déchiffrer, et ces signes, qui révèlent des ressemblances et des affinités, ne sont eux-mêmes que des formes de la similitude. Connaître sera donc interpréter : aller de la marque visible à ce qui se donne à travers elle, et demeurerait, sans elle, muette, ensommeillée dans les choses, qu'il faut dire, décrire et analyser. Or, ces signes qu'on interprète ne désignent le caché que dans la mesure où ils lui ressemblent. Si le savoir se présente sous cette forme, sanctuaire de leur pudeur, c'est pour ne pas qu'il se prostitue à tout venant, incapable de se montrer digne pour recevoir l'enseignement.

Selon Hampaté Bâ, les formes symboliques sont des moyens de conservation du savoir. Car avec le temps, les connaissances se déforment et le peuple les oublie. Alors, les derniers maîtres les ont cachées sous des symboles pour éconduire les profanateurs et, quelque fois, les autorités temporelles qui sévissaient contre les associations secrètes. En Afrique, les symboles se firent légendes, maximes, masques, figures géométriques et statuettes.

Dans *Kaydara*,<sup>22</sup> le conte se questionne lui-même comme limite critique possible par rapport à la question de la connaissance et de sa vérité sous le sceau du symbole. Hampaté Bâ nous donne à voir le conte sous un triple aspect qui s'adresse à toutes les tranches d'âges, à travers l'essentiel, l'inessentiel et l'agréable : « Conte, conté, à conter...

Es-tu véridique ?

Pour les bambins qui s'ébattent au clair de lune, mon conte est une histoire fantastique.

Pour les fileuses de coton pendant les longues nuits de la saison froide, mon récit est un passe-temps délectable.

---

<sup>22</sup>-*Kaydara* contient environ 1000 épreuves se rapportant au symbolisme animal, végétal, cosmique et humain qui sont autant d'exercice du regard et de la pensée.

Pour les mentons velus et les talons rugueux, c'est une véritable révélation. »<sup>23</sup>

Le conte s'adresse donc à trois catégories sociales et se métamorphose au contact de chacune d'elle, tout comme chacune d'elle subit son influence et s'en trouve transformée. Ces trois catégories sociales sont aussi des types anthropologiques, des types psychosociaux mais aussi trois figures de consciences qui sont superposées (l'enfant, l'adolescent et l'adulte). Le conte est donc une véritable révélation pour celui qui a appris à exercer le regard de son esprit, son œil "philosophique" sur les choses. S'inscrivant dans la problématique de la vérité et de la connaissance, le conte se donne comme un savoir à dévoiler dont la trame se déroule selon le degré de maturité de l'apprenant. On peut déjà dire que savoir, c'est chercher sa voie.

C'est pourquoi, le conte nous apparaît comme une véritable didactique et une réelle pédagogie dans la connaissance de la vie entendue comme la vie de la connaissance à travers l'initiation. Ainsi, l'initiation particularise sans doute par la connaissance qu'elle apporte à l'individu, mais en même temps collectivise par l'insertion de l'individu dans l'association et surtout par la destination de toute l'association au culte, grâce au rite et au symbole. L'initiation, en tant que lieu d'apprentissage, donc de transformation apparaît comme le chemin qui conduit à cette connaissance de Soi, des Autres et de la Nature dans la voie de la réalisation de l'individu au sein de la société et de la société dans l'individu. Il faut donc comprendre que le symbolisme n'est qu'une autre expression des mouvements de la conscience au contact des choses.

### **C- Kaydara : les aventures de la conscience**

« Mourir pour mieux renaître dans un autre corps animal ou humain ; affirmer ainsi, par delà le caractère éphémère de toute vie individuelle, la continuité de la vie ; franchir la limite qui sépare l'humanité de la divinité, au risque de la démesure, tel est le rêve humain par excellence. Ce pouvoir de vivre plusieurs vies, seuls le détiennent en effet les puissances supérieures et quelques rares élus qui en reçoivent la récompense (ou la punition) des dieux.»<sup>24</sup>

Il y a passage des Êtres à l'Être ; passage des états multiples de l'Être, qu'on peut considérer comme déchirure, à l'unité de l'Être. Les représentations dialectiques comme figure de conscience à travers les êtres et les choses sont en vérité et au fond des médiations au savoir.

---

<sup>23</sup>-HAMPATÉ BÂ (A.). – *Kaydara* (Abidjan, N.E.A., 1983), p.17.

<sup>24</sup>-BELZANE (G.), op. cit. (on line).

L'homme dans les cultures africaines, et ce à travers le conte, en effet, est considéré comme pouvant vivre selon trois états : un état grossier, tout extérieur, appelé « écorce » ; un état médian, déjà plus raffiné, appelé « bois », et enfin un état essentiel, central, appelé « cœur ». »<sup>25</sup> Kaydara est en vérité l'Être, l'autre nom de la Vérité, l'Être des Choses et de la Vie dont tout homme est ontologiquement constitué. C'est ainsi, qu'il faut comprendre qu'en cherchant ou en quête l'Être, l'homme entreprend une double aventure ontologiquement liée : con-quête et en-quête de soi. Comme telles, les choses se révèlent à l'homme comme l'autre de la vérité à l'ombre de soi et revêtue de sa robe sensible que chacun trouve là, ici et maintenant, comme réalité massive (irréductible), à laquelle il faut donner un sens et une signification qui ne peuvent qu'être humains. La vérité est dévoilement. Cette vérité qui part de l'expérience sensible n'est rien d'autre que le sens et la signification que l'objet revêt comme source d'intelligibilité. Par ce fait, l'homme comprendra que la quête et la conquête de l'Être sont avant tout celles de soi, son Être, pour révéler l'ailleurs caché de son intériorité, dans les choses et chez les autres, comme possibilité et fondation de la connaissance, comme moyen de restauration, mieux, de tentative de guérison de la séparation ontologique. Cette voie de connaissance de soi que la religion explore à travers le délire ou l'extase mystique, la philosophie y accède par la voie de la réflexion, c'est-à-dire par l'usage conscient et responsable de la Raison. Entreprise consciente et responsable ; la philosophie cherche à comprendre et à expliquer ce fossé, ce vide comme creux en l'homme, cherchant à éclairer dans la mesure du possible, le sens et la signification de tout ce qui « est ».

À ce sujet, Sartre<sup>26</sup> nous explique que chacune de nos perceptions s'accompagnent de la conscience que la réalité humaine est « dévoilante », c'est-à-dire que par elle « il y a » de l'être, ou encore que l'homme est le moyen par lequel les choses se manifestent. C'est notre présence au monde qui multiplie les relations c'est nous qui mettons en relation cet arbre avec ce coin de ciel, grâce à nous cette étoile, morte depuis des millénaires, ce quartier et ce fleuve sombre se dévoilent dans l'unité d'un paysage. C'est la vitesse de notre auto, de notre avion qui organise les grandes masses terrestres. Car à chacun de nos actes le monde prend un visage neuf.

Cette entreprise de dévoilement nous montre que dans le domaine de la connaissance et de la sagesse, si les choses nous sont données de façon brute la vérité ne se donne pas de cette manière mais se construit. Kaydara, comme aventure de la conscience, n'est rien d'autre que l'être humain en exploration de son intériorité, de son autre comme désir de

---

<sup>25</sup>-HAMPATÉ BÂ (A.). – *Aspects de la civilisation africaine* (Paris, Présence Africaine, 1993.), p.39.

<sup>26</sup>-Cf. SARTRE (J.-P.). – *Qu'est-ce que la littérature ?* (Paris, Gallimard, 1989).

relation à autre chose qui n'est pas lui mais qui, cependant, lui révèle ce qu'il est en lui-même. Comme nous l'explique Hampâté Bâ, ces trois compagnons entreprennent un voyage dans un monde « souterrain », c'est-à-dire le monde des significations cachées, derrière l'apparence des choses, le monde des symboles, où tout est signifiant, où tout parle pour qui sait entendre. Au cours de ce voyage, ils rencontrent des événements ou des animaux dont chacun est un symbole à déchiffrer. Il y a ainsi onze étapes avant de parvenir au cœur du « pays de Kaydara » foyer d'où jaillissent les forces de la vie. Kaydara se veut donc l'effort de réalisation de l'homme, à la recherche de lui-même par la médiation des activités sociales. Kaydara, c'est la vie elle-même comme quête de soi, enquête sur la vie et conquête de l'homme par lui-même. Chaque symbole ainsi révèle à l'homme la re-présentation épistémologique de sa vie ou de son comportement sous formes d'images et sous des angles différents.

C'est en cela que les symboles doivent être vus comme l'espace de la représentation renvoyant à une représentation de l'espace, c'est-à-dire des représentations dialectiques des différentes figures de conscience, dans leur relation à la réalité, comme médiation au savoir. De la sorte, c'est « l'enseignement et le monde environnant comme un grand livre qu'il faut apprendre à déchiffrer. »<sup>27</sup> Il faut donc comprendre que les symboles, qu'ils soient oraux, gestuels, ou visuels, sont autant de guides sûrs qui soutiennent les pas du néophytes. Par leur caractère ambivalent, ils sont confrontés à la réalité, subissent l'épreuve de vérité, et mettent à l'épreuve l'homme superficiel, trop vite satisfait.

## **Conclusion**

En guise de conclusion, nous retenons que les trois métamorphoses de l'esprit n'étaient rien d'autre que celle de l'homme au contact des êtres et choses, comme symbole, expression microscopique de la vie qu'il affronte comme épreuve au travers de phénomènes naturels et sur-naturels. Dans cette traversée, le Héros doit subir des métamorphoses au travers de deux types anthropologiques pour s'affirmer véritablement dans une dernière et une troisième transformation.

Ainsi, en passant d'abord de l'avoir, puis au pouvoir et enfin au savoir révélés par des types anthropologiques, c'est-à-dire la mort, au propre comme au figuré, de Dembourou puis de Hamtoudo et de Hammadi (qui survira à sa transformation biologique), *Kaydara* nous montre les trois transformations spirituelles et sociales que l'homme doit subir afin d'accéder à la plénitude de soi, en tuant en lui le désir et la conscience prégnants de l'avoir,

---

<sup>27</sup>- HAMPATÉ BÂ (A.). – *Aspects de la civilisation africaine*, op. cit., p.42.



du pouvoir en vue d'atteindre le savoir. Enfin de compte, Kaydara se veut une aventure de la conscience au contact de la réalité, destiné à transformer spirituellement l'homme.

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BELZANE (Guy).-*La métamorphose* (Paris, Quintette, 1990).
- BELZANE (Guy). –« Le mythe de la métamorphose » in [w.w.w.cndp.fr/revuetdc/84Z-65926htm](http://w.w.w.cndp.fr/revuetdc/84Z-65926htm), (consulté le 20Mai 2010).
- DUBOIS (Claude-Gilbert). –« Symbole et mythe » in *Questions de Mythocritique, dictionnaire* (sous la direction de) Danièle CHAUVIN, André SYGANOS et Philippe WALTER (Paris, Éd. Imago, 2005).
- HAMPATÉ BÂ (Amadou). –*Aspects de la civilisation africaine* (Paris, Présence Africaine, 1993).
- HAMPATÉ BÂ (Amadou). –*Kaydara* (Abidjan, N.E.A., 1983).
- HEGEL (Georg Wilhelm Friedrich). –*La phénoménologie de l'Esprit*, traduit par de l'allemand par Jean HYPPOLITE (Paris, Aubier, 1977).
- KONATÉ (Y.).-« Le syndrome Hampaté Bâ ou comment naissent les proverbes » in *Quest*, (vol. VIII, n° 2, December, 1994), pp. 22-46
- NIAMKEY-KOFFI (Robert). –« KAYDARA : une théorie de l'ésotérisme? » in *Colloque international sur le mythe dans la littérature traditionnelle négro-africaine* (Abidjan, 11-12 Avril, 1991).
- NIETZSCHE (Friedrich). – *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit de l'allemand par Maurice de GANDILLAC, (Paris, Gallimard, 1971).
- SARTRE (Jean-Paul). – *Qu'est-ce que la littérature?* (Paris, Gallimard, 1989).
- TODOROV (Tzvetan).-*Théories du symbole* (Paris, Seuil, 1985).